

Laval théologique et philosophique



Traduction oecuménique de la Bible, *L'épître aux Hébreux*, Paris, « Les Bergers et les Mages », Éditions du Cerf, 1969, 80 pp., (13 X 21.5 cm), 7 F.

Paul-Émile Langevin, s.j.

Volume 27, numéro 2, 1971

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020242ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020242ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1971). Compte rendu de [Traduction oecuménique de la Bible, *L'épître aux Hébreux*, Paris, « Les Bergers et les Mages », Éditions du Cerf, 1969, 80 pp., (13 X 21.5 cm), 7 F.] *Laval théologique et philosophique*, 27(2), 195-196.
<https://doi.org/10.7202/1020242ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1971

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

□ comptes rendus

Traduction œcuménique de la Bible, **L'épître aux Hébreux**, Paris, « Les Bergers et les Mages », Éditions du Cerf, 1969, 80 pp., (13 × 21.5 cm), 7 F.

Ce fascicule consacré à l'épître aux Hébreux est d'une excellence qualité. L'introduction (pp. 9-26) traite d'une manière brève et concise des principaux problèmes généraux que pose la lettre (origine, auteur, genre littéraire, destinataires, date, structure, thèmes théologiques majeurs). Nous aurions aimé que l'introduction traite plus longuement de la « dialectique des deux Testaments » (10), qui est d'une telle importance pour l'intelligence du texte. Les thèmes théologiques — dans les notes infrapaginales comme dans l'introduction — nous paraissent recevoir une part trop mince.

Dans le *texte* même de l'épître, les citations de l'Ancien Testament sont très bien dégagées. De nombreuses références situées dans les marges renvoient aux passages de l'épître ou aux textes de l'A.T. qui aident à comprendre tel verset. L'on appréciera surtout les *notes* infrapaginales, nombreuses, brèves et suggestives, qui constituent une excellente amorce d'un commentaire précis de l'épître. Elles signalent, entre autres éléments, l'apport particulier de la Septante par rapport au texte massorétique, les affinités de l'épître avec les écrits de Qumrân (He 1 4-6 ; 7 3) ; elles analysent avec discrétion la structure de certaines sections (2 17 ; 7 20 ; 8 2), la richesse de tel mot clé (*teleioun*, 2 10 ; *accomplir*, 2 10 ; 5 9 ; 7 11) ; elles indiquent — trop rarement, toutefois — certaines pistes où la théologie biblique aimera s'avancer (5 9 ; 11 26). Les notes de critique textuelle sont peu nombreuses et trop brèves (cf. 1 3 ; 2 9 ; 11 8 ; cf. le fascicule de la *Bible de Jérusalem* aux passages

indiqués) ; certains le regretteront à bon droit, même si les variantes textuelles de portée théologique sont très rares dans l'épître aux Hébreux.

Le découpage du texte en sections semble suivre de près celui qu'a établi le P. Albert Vanhoye (*La structure littéraire de l'épître aux Hébreux*, Bruges-Paris, 1963). Il s'en écarte à tort, croyons-nous, en unissant 4 14 et 4 15-16, sous un titre d'ailleurs discutable : « l'adhésion au Christ grand prêtre ». De plus, nous aurions aimé que figurent, en plus des titres propres à chaque petite section, les titres généraux qui auraient donné leur véritable portée aux divers titres et qui auraient contribué à faire mieux saisir la structure d'ensemble de l'épître.

La *traduction* du texte nous a paru fort soignée. Elle tente de suivre le plus près possible le texte grec, avec le moins de « phrase » ou d'interprétation personnelle possible. Cette rigueur scientifique est remarquable tout le long du texte. Citons un cas précis. On lit cette traduction, pour 1 7 : « Pour les anges, il a cette parole... », alors que la *Bible de Jérusalem* porte le texte suivant : « Tandis qu'il s'exprime ainsi en s'adressant aux anges... » Les auteurs de la traduction œcuménique ont également cherché tout à la fois, croyons-nous, à s'exprimer en une langue la plus moderne, la plus courante possible. Ils traduisent ainsi la citation faite en 1 8 : « Ton trône, Dieu, est établi à tout jamais », alors que la *Bible de Jérusalem* — dont nous ne voudrions pas paraître minimiser les mérites très grands — porte cette traduction : « Ton trône, ô Dieu, subsiste dans les siècles des siècles ».

Ces brèves remarques suffiront à montrer, nous l'espérons, combien la traduction

œcuménique de l'épître aux Hébreux est le fruit d'une étude scientifique des plus rigoureuses. Nous souhaitons que tous les fascicules de cette traduction soient d'une pareille qualité.

Paul-Émile LANGEVIN, S.J.

Léopold FLAM, **Passé et avenir de la philosophie**, Belgique, Éditions de l'Institut de Sociologie, Université Libre de Bruxelles, (15.5 × 23.5 cm), 1970, 234 pages.

La philosophie semble florissante de nos jours : on publie nombre de revues et de livres sur le sujet ; chaque université présente des cours en la matière. Pourtant, la philosophie est-elle encore possible aujourd'hui ? Car l'activité philosophique exige autonomie et liberté. Or nous vivons à une époque où il devient presque impossible à l'individu d'exister. L'homme contemporain est prisonnier des nécessités de la technique et du phénomène de la massalisation. Notre civilisation problématise l'existence de la liberté, donc de la philosophie même. C'est ce problème que Léopold Flam aborde dans ce volume, sous une perspective historique capable d'englober et d'éclairer le présent.

Pour Léopold Flam, la philosophie est essentiellement, selon son histoire, un phénomène de critique, d'hérésie, de recherche d'autonomie et de liberté : elle est une contestation face aux dieux, à la masse, aux idéologies, aux conditions de vie matérielle, au pouvoir. La raison est essentiellement critique et contestataire. « La liberté de l'homme n'a d'autre signification que de lui permettre d'aboutir à fonder lui-même son existence par la pensée. Moins il le peut et plus il perd de sa liberté. Si un homme s'inféode complètement à ses conditions de vie matérielle qui visent à l'accaparer totalement, il ne connaît pas la liberté, et il la connaît tout aussi peu lorsque sa pensée est limitée et freinée par l'attitude dirigiste et impérative d'un quelconque pouvoir extérieur, quelle qu'en soit la nature. Même le pouvoir spirituel prive la pensée de toute liberté puisqu'elle suppose une foi, et la foi commence là où la pensée s'arrête (page 169).

Léopold Flam cherche ensuite les origines de la philosophie moderne dans les hérésies du moyen âge, non pas les hérésies collectives mais les hérésies individuelles qui sont toutes opposées à la doctrine officielle et, toutes, critiquent l'autorité pour faire appel à la raison naturelle. À l'extrême, leur préoccupation essentielle tend à rompre avec le passé pour parvenir à l'autonomie et au jugement personnel. Et l'auteur conclut : « Nous avons suivi jusqu'à présent la lente évolution d'une conception philosophique de la vie dégagée du dogme et du mythe, tel que l'ont exprimé et rendu certaines hérésies du moyen âge. La philosophie peut difficilement s'accorder avec la mythologie ou avec les dogmes de la foi institutionnalisés. À la place du monde mythique vient celui de la raison et de la poésie qui, même si elle reflète le monde renversé, en diffère, car elle est prise de conscience active d'un monde dépassé et d'un autre qui se lève ». (page 65).

La recherche des origines de la philosophie moderne est poursuivie dans l'éveil de la pensée critique et de la pensée scientifique. La science se présente alors comme une philosophie libre de la théologie. On y note aussi une nette tendance panthéiste. L'éveil du goût pour la nature entraîne le surgissement d'une philosophie émancipatrice de l'homme de toute tutelle dogmatique, partant d'une conception sécularisée du monde. Dès le XV^e siècle, cette orientation prend de l'ampleur. « À la Renaissance la notion de génie s'inspire d'une part de l'homme prométhéen qui se fait lui-même et qui conquiert la liberté ; d'autre part de la vénération de la nature créatrice et procréatrice. Ces deux orientations de la pensée moderne aboutissent dans les sciences dites humaines et dans les sciences dites naturelles » (page 85). Peu à peu, la protestation et la révolte de Prométhée dominent la pensée moderne. Prométhée devient le symbole de l'individu indépendant et libre et qui nie la tradition, qui rejette le péché originel et qui considère sa propre existence comme radicalement neuve et unique.

Un changement radical se produit toutefois au XVIII^e siècle. Pendant plus de 2,000 ans, la pensée philosophique a sup-